

Souvenirs de Jean Grand, du 38^e Régiment d'Infanterie

(souvenirs rédigés en captivité)

Commencé au mois d'août le 4.

La mobilisation à partir le 2 août à minuit.

Les causes de la guerre. Résumé.

Ce que je crois être vrai.

D'après la presse française, et allemande du mois de juillet 1914, assassinat du roi autrichien par un serbe. Les magistrats voulant perquisitionner en Serbie, cette puissance s'y opposa et par suite l'Autriche déclara la guerre à la Serbie. La Russie voyant l'Autriche une grande puissance tombée sur une petite déclara la guerre à l'Autriche. L'Allemagne voyant cela déclara la guerre à la Russie pour aider à son alliée. La France étant alliée à la Russie commença aussi à envoyer des feuilles de route à la réserve de l'active en disant de se rendre immédiatement pour accomplir une période mais ne fixa point le nombre de jours. L'Allemagne apprend cela et dit à la France d'arrêter cela sinon la guerre et donna 9 heures à la France pour arrêter. On ne les écouta point et on continua. Par les suites, la mobilisation éclata et 2 jours après, grande déclaration de guerre officielle. Mais à en conclure, je crois fort que l'Allemagne avait mobilisé avant nous et avait franchi la frontière.

J'ai entendu par ici vous plusieurs soldats de l'active de la frontière que les premiers coups de feu avaient été échangés le 27 juillet 1914 par les douaniers et par certains régiments de frontière, enfin bref. L'Angleterre attendra quelques jours et voyant l'Allemagne violer le territoire belge lui posa ses conditions en leur disant d'arrêter sinon guerre. L'Allemagne leur répondit que les plans de mobilisation étant ainsi, ça leur était impossible de les modifier. L'Angleterre par suite de la réponse leur déclara la guerre. Maintenant, étant prisonnier, j'ai lu plusieurs fois plusieurs journaux allemands disant que la Belgique n'est pas une puissance neutre. Par l'avenir les choses se feront claires.

L'Italie alliée des puissance centrale les abandonna en disant qu'il voulait voir les choses et qu'elle n'était pas prête à combattre mais en Mai 1915, je crois le 23, elle déclara la guerre à son alliée l'Autriche mais pas à l'Allemagne, mais celle-ci répondit que la guerre serait déclaré le jour qu'elle rencontrera des soldats allemands sur le front.

Ensuite le Japon, le Portugal, Monténégro, la Roumanie, l'Amérique par suite de plusieurs navires coulés par l'Allemagne, j'ai oublié la Turquie et la Bulgarie qui sont ces deux puissances avec les allemands, leurs alliés.

D'après journaux allemands en 1917, grande révolution en Russie et qui continua jusqu'à l'année 1918, ce qui amena la paix, d'abord avec une partie de la Russie nommée l'Ukraine, ensuite avec la Russie entière soit-disant. Et le 1^{er} avril, j'ai vu des gravures montrant les soldats russes et

allemands prisonniers qui étaient échangés sur la gazette des Ardennes. D'après la presse, voilà à peu près le pourquoi de cette guerre mais à mon idée et à l'idée de beaucoup, voilà la chose.

L'Allemagne ayant un commerce énorme, l'Angleterre voyant le sien s'affaiblir pour suite de l'Allemagne, s'allia avec la France pour détruire le commerce allemand et en 1914, le roi d'Angleterre rendit visite au président Poincaré, chose qui avait été rare depuis bien longtemps et qui frappa plusieurs des idées.

La France, elle, sait fuir le militarisme allemand qu'elle veut combattre et en même temps pour le démolir si elle le peut. Enfin voilà à peu près ce que je croirais vrai.

Mon appréciation depuis mon départ et l'emploi de mon temps.

Je suis rentré en caserne que le 10^e jour de la mobilisation. J'ai été versé à la 32^e compagnie de dépôt. Je suis parti avec 800 camarades. Le 23 août, nous sommes arrivés à Épinal. Le 25 à 12 heures nous avons attendu un bon moment. On pensait d'aller à Saint-Dié mais contre-ordre on nous débarqua à une petite gare nommée Thaon. On reçoit un ordre de nous rendre immédiatement à Rambervillers qui était à environ 24 km, choses pour nous presque impossibles, enfin un autre arrive de coucher à un petit village qui est à peu près à moitié chemin. Là, nous avons été très mal reçus par les gens du village qui nous vendait les choses hors prix. On a commencé à prendre les avant-postes mais on était encore loin de l'ennemi. Le 26, nous partons à Rambervillers. On arrive à 1 heure de l'après-midi par une chaleur étouffante. Nous avons aperçu le champ d'aviation français derrière la caserne de chasseurs et aussi les premiers avions allemands. Nous avons couché à la caserne de chasseurs à pied tout équipés, prêts à la moindre alarme. Le canon toute la nuit a tonné. Enfin à 3 heures du matin, debout et direction Roville-aux-Chênes. Dans ce village, on trouve l'active qui avait reçu un gros choc et on nous distribua dans les compagnies. J'ai été affecté à la 11^e compagnie. On avait un très bon capitaine. Distribution des ordres et le capitaine nous dit qu'on allait remplacer un bataillon qui est à quelques kilomètres de nous.

Nous autres on le croit et nous dit avant de partir en qu'il ne faut pas avoir peur des obus allemands, qu'ils font mieux de bruit que d'effets. Enfin nous voilà un peu rassuré. Nous partons. En chemin on questionnait l'active qui avait pris part à plusieurs combats et on marchait comme des moutons qui vont à l'abattoir. On avait fait quelques kilomètres, les premiers obus allemands nous arrivent dessus. De suite on nous déploie en ligne de sections par 4, et on continue à monter la montagne mais là les obus arrivent de nouveau et on se déploie en tirailleurs. On était très bien repérés par l'artillerie allemande ; chaque fois qu'on faisait un bond, rafale. On arrive à la cime de la côte baïonnette au canon et chargez sur le village qui était devant nous qu'on nommait Donzières¹. Pendant la charge c'était que mitrilles, ça sifflait de tout côté. Arrivé au village, on entendait rien plus. Nous sommes restés tranquilles au moins 8 heures de temps. Que quelques coups de canon tirés sur le clocher où il croyait qu'il y avait des mitrailleuses.

¹ Lire *Doncières*.

Vers les 5 heures ou 6 heures du soir, attaque de nouveau par l'infanterie allemande. Ils avaient le village de flanc et avec leurs mitrailleuses tiraient sur la route principale qui traversait le village. Là, impossible aux camarades qui étaient dans les maisons de sortir. Notre capitaine a eu les deux jambes traversées par une balle. Moi et ma section il nous avait envoyés derrière le village pour soutenir la retraite et rester là jusqu'à nouvel ordre. A la tombée de nuit, les allemands arrivèrent et nous firent prisonniers une trentaine. On nous emmena de l'autre côté du village sur une hauteur. On nous fait prendre de pailles pour nous coucher. Voilà les balles qui nous arrivaient encore dessus pendant au moins 20 minutes. Mais en traversant le village où nous avons rencontré une compagnie allemande et là le chef nous fit lever les bras en l'air pour savoir si on avait point d'armes sur soit. Ensuite les allemands qui avaient réoccupés le village viennent fouillés nos musettes, lesquels la sautait depuis 2 à 3 jours. Il y en a parmi qui se contentait pas de demander, il le prenait de force mais comme on avait un bon sergent allemand qui parlait bien français, leur parla d'un ton bref et aussitôt pain et viande retournait rentré dans la musette et nous dit qu'il devait rien nous prendre ou à moins qu'on leur le donne sur cet avis. Eux se trouvaient d'avoir faim et nous autres soif alors on échangeait le manger pour la soif.

Ensuite nous arrivons à cette côte dont je parlais plus haut et sous la conduite de sentinelles allemandes et de ce sous-officier, on arrive à Fontenoy-la-Joûte. Là on nous fit coucher autour d'un abreuvoir pour les bêtes soient disant que les granges étaient occupés par les soldats allemands. Toute la nuit cavalerie et artillerie défila devant nous. A 6 heures, on nous fait rentrer dans une grange pour nous reposer 2 heures. A 8 heures, café sans sucre et ceux des prisonniers qui étaient pas blessés traînent un char à quatre roues pendant toute la journée avec douze blessés dedans. Alors voilà une terrible pour nous autres, une chaleur accablante et rien dans le ventre depuis la veille et là, cette journée sous la conduite de cheveau-légers allemands et ceux qui poussèrent la voiture quand on allait pas assez vite nous piquèrent avec leurs lances, et l'officier qui étaient toujours là allons tirez Messieurs les français et le soir nous sommes revenus dans le village où on était parti le matin. C'était sans doute pour faire voir aux habitants la prise de prisonniers qu'ils avaient faits. Là, on s'arrêta. Un sous-officier allemand s'approche de nous et nous cause en très bon français, nous disant qu'avant la guerre il était à Paris et qu'il connaissait les plus grandes villes de France et nous sort un étuit de pipe ou il y avait écrit dessus Paris. Alors moi je lui demande pourquoi on nous faisait traîner ce char, choses qui était très dur pour nous et pars de suite trouver le commandant et viens avec une réponse, disant que c'était très juste que nous traînions nos blessés, qu'ils avaient point de chevaux à notre disposition et là dessus nous souhaite bonne chance, nous disant que plus loin on serait très bien.

Ce sous-officier parti et un soldat allemand arriva, nous distribua en cachette eau-de-vie et nous donna des prunes qui nous était défendus de toucher, en nous disant que sa prétendue était à Toulon, mais un chique type qui avait pitié de nous. Et les sentinelles le fir partir. Ensuite on nous mena dans une petite maisonnette et on se coucha sur la paille, sait là que j'ai quitter mon copain Lardon, camarade de combat qui était blessé à la main par une balle. Là on était sous la garde de gendarmes allemands, nous demande si parmi nous il y avait point d'Alsaciens Lorrains. Personne répondit et nous donna la permission d'écrire une carte. Moi je demande à un pour aller au cabinet, il me montre son rigolo. Ça ma couper l'envie d'aller. Cette journée c'était le 28 août.

Le 29 au matin nous sommes parti avec des sentinelles allemandes. On nous mena dans un autre village et on y resta 2 jours. On avait préparé une chambre avec de la paille pour nous coucher.

Une fois fini on amena des blessés allemands et nous autre à l'étage au dessus toute la nuit on entendait plaindre. Là encore un bon officier allemand il apporta du vin blanc à nos blessés. La 1^{re} fois que j'ai vu un curé allemand sait dans cette grange. Il est venu nous bénir et donna l'absolution à un chasseur alpin qui était bien blessé. Je ne puis vous décrire ses blessures, chose horrible. Là je vis amener 3 civils, des pilleurs de morts soit disant français. Il y a un parmi eux qui trouva moyen de sauter du 2^{ème} en bas mais fut arrêter de nouveau à 50 mètres de là. Alors des cris effroyables par les coups qu'il avait reçu. Mais personne d'entre nous les a plaint et le lendemain fusiller par un peloton allemand.

Le 30 au soir, on nous prévint qu'on partait le lendemain. Le 31 août nous partons dans un autre village. Là on a pu se procurer du tabac nommer Burrus qui était excellent. On était dans une grande maison au 3^e étage et sous la garde de 2 sales moineaux. Il y en a un qui savait que dire ça en français : « silence messieurs ». Et l'autre, un regard comme une bête féroce. On aurait dit qu'il attendait le moment propice pour en évantrier un. Un sous-of s'amène et nous dit en mauvais accent français : « vous savez que les allemands sont à 50 kilomètres de Paris ». On lui répondit qu'on le savait il y avait déjà longtemps. Et comme on avait du tabac et que c'était défendu de fumer, on demandait à aller au cabinet et on nous conduisait chacun à tour de rôle pour aller pisser et on profitait pour fumer une vieille cigarette qu'on nous autorisait et beaucoup de soldats allemands pour nous faire faire une cigarette venait auprès de nous et prenait plaisir à la regarder rouler.

Le 1^{er} septembre, nous passons la frontière à Avricourt. Là on nous mena sur la voie ferrée et on nous fit choisir parmi un gros tas de pain pour la troupe le plus bon, mais c'était beaucoup difficile pour en trouver chacun un peu. Soit disant qu'on allait être embarquer. Contre ordre, nous repartons pour Sarrebourg. En route on trouva une bonne femme qui nous donnait du pain blanc. Elle s'est faite agonir par les Allemands. Un peu plus loin on nous arrête devant la maison d'un général ou colonel pour faire signer les papiers et prendre le matricule de nos régiments, et en même temps demander s'il y en avait parmi nous qui avait combattu à Sarrebourg. Il y en a 3 ou 4 qui levèrent les mains et fut cette réflexion : « vous mériteriez que je vous fasse couper les oreilles pour la façon dont vous vous êtes conduits à Sarrebourg ». Et on arriva à Sarrebourg à midi. Nous sommes restés dans cette ville le 2 et le 3 septembre. En arrivant on nous mène à la commandanture. Là une foule de monde viennent nous voir. Voilà un officier qui vient pour donner des ordres aux sentinelles. Voyant cette foule, en deux mots qu'il leur a dit 2 minutes après il y avait plus personnes, et nous mena de ce même pas à notre domicile qui était tout trouver, ce qu'on appelle en France une prison. Là dans la cour on nous fait vider nos poches. Il a fallu donner tout ce qu'on avait excepter porte monnaie, et conduit en cellule 4 par 4. Là j'étais avec 3 autres de St-Etienne, un nommé Perrin Charles, Descours Claudius et Grange Joannès. Allons, nous on sait débrouiller pour pouvoir fumer quand même. La 2^{ème} journée au matin, on nous fait sortir dans la cour de la prison et on choisit une douzaine pour aller travailler au cimetière. Moi j'étais de la bande. On arrive au cimetière. On nous fait finir une fausse commune de 50 mètres de long et d'au moins 6 à 7 mètres de larges. Là au moyen du fossoyeur allemand on a pu de nouveau se procurer du tabac, feuilles et allumettes pour pouvoir de nouveau gazer, et on la sautait un peu moins pour manger, mais les saucisses étaient chers, 1 franc pièce.

Le 4 septembre au matin, on nous embarqua pour Strasbourg. Là, à la gare, on n'est de nouveau fouiller. Le tabac et de nouveau parti ainsi que couteau, fourchette et autres ustensiles servant pour boire. On arrive à Ulm, Stuttgart et le soir on arrive à Augsburg à minuit. [...]

Les pages suivantes font état des conditions de captivité de Jean Grand dans différents camps d'Allemagne (Lechfeld, Bernau, Landshut, Puchheim).



Nos plus vifs remerciements à monsieur Michel Grand, petit-fils de l'auteur de ce carnet, qui a eu l'extrême amabilité de le mettre à notre disposition.